

Albagli C.  
**The Inclusion of Accelerating  
Economic Growth in the  
Foundation of Industrial  
Countries**

Industrialized countries, in contrast to the agricultural ones, clearly demonstrate that economic growth is not just a consequence of protecting the interests of consumers (according to the theory of economic benefits of «consumer society»), but it is inseparable component due to their genes, also it expresses absolute necessity to ensure its balance. However, it is possible when they meet infinite desire to expand their markets, which constantly requires satisfying of its new needs. Moreover, now such development in combination and comparison to limited resources of our planet causes contradictions. In addition, this economic growth, which served as the basis for creating all of the perspectives of economic policy, could be ephemeral reference for at least three centuries, rash and imprudent dead end or a split, which cannot lead to anything in the future? Whether the paradigm of economic growth will have a future more without the preindustrial past.

**Key words:** Growth, industrial societies, creation of needs, demand and external markets, global resources.

Албагли К.  
**Қарқынды экономикалық өсуді  
өнеркәсібі дамыған  
мемлекеттер негізіне енгізу**

Өнеркәсібі дамыған мемлекеттер аграрлы мемлекеттерге қарағанда экономикалық өсуді – жай ғана тұтынушылар мүдделерін қорғау салдары («Тұтыну қоғамының» даму және экономикалық пайда дамуына сәйкес) ғана еместігін көрсетіп отыр. Экономикалық өсу кез келген қоғамның құраушы элементі, оның дамуын анықтайтын және табиғатына қарай жекеленген гендермен шарттастырылған. Парадоксальды болғанына қарамастан, бұл әр түрлі елдер арасындағы баланстың қамтамасыз етілуінің абсолютті қажеттілігін білдіреді. Мұндай өсім тек нарықтың шексіз кеңейтілуі, әрқашан жаңа қажеттіліктерді қанағаттандыру жағдайында ғана жүзеге асырылады. Алайда, біздің ғаламшарымыздағы шектелген ресурстардың жиынтығы мен салыстырудағы дәл осындай даму бүгінде қарамақайшылықтарды тудырады. Осылайша, көптеген ғасырлар бойы кез келген экономикалық саясаттың негізі болған және көптеген перспектива күттірген экономикалық өсім ең аз дегенде 300 жыл бойы эфемерлі референция бола алмады. Бұл асығыстықпен және көрегенсіз қабылданған шешім, тығырыққа әкелген, болашаққа апарар және ертеңгі күні жоқ шешім болмады ма?

Өнеркәсіп алды өткені жоқ экономикалық өсу парадигмасының болашағы қандай болмақ?

**Түйін сөздер:** өсу, өнеркәсіптік кәсіпорындар, құрылыс қажеттілігі, сыртқы нарықтарда сұранысқа ие, жаһандық ресурстар.

Албагли К.  
**Включение ускоряющегося  
экономического роста в основу  
промышленно развитых стран**

Промышленно развитые страны, в отличие от аграрных, наглядно демонстрируют, что экономический рост – это не просто следствие защиты интересов потребителя (согласно теории экономической выгоды и развития «общества потребления»). Экономический рост является составным элементом любого общества, определяющим его развитие и обусловленным своего рода собственными «генами». Как это ни парадоксально, он выражает абсолютную необходимость в обеспечении сбалансированности между разными странами. Такой рост достигается лишь в условиях беспредельного расширения рынков, постоянно требующих удовлетворения новых нужд. Именно такое развитие в совокупности и в сопоставлении с ограниченными ресурсами нашей планеты вызывает сегодня серьезные противоречия. Таким образом, экономический рост, служивший на протяжении веков основой любой экономической политики и суливший много перспектив, не был эфемерной референцией как минимум три столетия. Не стал ли он опрометчивым и неосмотрительным решением, приведшим к тупику, не сулящим будущего и не имеющим завтрашнего дня? Каково будущее у парадигмы экономического роста, не имеющего допромышленного прошлого?

**Ключевые слова:** рост, промышленные предприятия, строительные потребности, спрос на внешние рынки, глобальные ресурсы.

**THE INCLUSION  
OF ACCELERATING  
ECONOMIC GROWTH  
IN THE FOUNDATION  
OF INDUSTRIAL  
COUNTRIES***Classification JEL O40*

Les spécialistes du développement se sont employés à distinguer méticuleusement les symptômes d'une « croissance » que devaient entretenir les sociétés déjà industrialisées, des exigences du « développement » qui imposaient de laborieux préalables aux nations « en retard » [2,76] Ils prenaient soin d'ajouter à l'ardente obligation d'une augmentation du PIB national qui définissait la croissance, une notion plus complexe d'un mécanisme long et continu seul susceptible d'enclencher un processus d'un développement. Mais la croissance semble devoir s'imposer à toutes les sociétés comme la promesse d'un Bonheur. Leur organisation repose désormais sur une dynamique économique capable de la favoriser et au final, la croissance paraît être paradoxalement, l'une des clefs essentielles de la stabilisation des sociétés industrielles. Autrement dit, la croissance n'est pas l'adjuvant qui enrichit les sociétés émergentes de dix millénaires de cohérence agraire, mais une des composantes mêmes de leur caractère industriel. S'il en est ainsi, la question d'une dynamique bloquée dans son extension par une limitation des ressources naturelles, serait de nature à transformer un système devenu écologiquement incompatible... Nous montrerons comment la croissance a surgi brutalement dans notre société industrielle, comment elle a dû en endosser le principe pour assurer sa pérennité et enfin sous quels artifices, elle a pu y réussir. A. La brusque émergence de la croissance Lorsque les premières sociétés basculèrent vers un monde industriel, la planète semblait offrir des ressources infinies pour lesquelles ne s'imposait qu'un devoir selon les Encyclopédistes : assurer leur exploitation pour les mettre au service des hommes. Lorsque les effectifs de la population mondiale ne comptaient que 650 millions d'habitants et que les moyens techniques étaient encore modestes, l'objectif ne paraissait pas déraisonnable. La Nature pouvait apparaître comme une ressource inépuisable. Les progrès qui en résultèrent furent fulgurants, assurant simultanément un mieux-être des populations incarné par une meilleure maîtrise de leur santé d'une part, et par un plus grand confort issu d'un accès grandissant au consumérisme d'autre part. L'intensité et la soudaineté de ce mouvement est totalement inédite en regard des 200.000 ans d'homo sapiens, mais l'est tout autant au regard de l'évolution historique de ces deux derniers millénaires. Au cours de ces derniers

siècles, tant dans le domaine de l'explosion démographique que dans la fulgurante progression du niveau de vie, la rupture est prodigieuse. Voyons les faits : – Le bouleversement démographique : la population mondiale entre le début de l'ère chrétienne et 1700 est passée de 250 à 650 millions d'habitants. Cela correspond à un accroissement moyen de moins de 25 millions d'individus par siècle. Mais si on observe les données entre 1800 et 2000, les effectifs mondiaux explosent de un à 6 milliards, soit une croissance moyenne de 2.500 millions d'habitants supplémentaires par siècle. C'est-à-dire une augmentation cent fois plus puissante que le rythme millénaire qui l'avait précédé. Ce résultat était dû, non pas à une natalité plus prolifique, mais à une mortalité mieux maîtrisée grâce à la vaccination (Jenner, 1798), à l'hygiène (Pasteur, 1885) et aux antibiotiques (Flemming, 1940) ! – L'explosion du consumérisme : le PIB mondial qui additionne les richesses produites par l'homme, ne bouge pratiquement pas au cours des 10 premiers siècles de notre ère. Il commence à progresser ensuite, mais il faut un demi-millénaire pour que la production mondiale double (1000-1500). Elle croît encore de 50 % au cours des deux siècles suivants (1500-1700). Ensuite, tout s'accélère, la population double quatre fois jusqu'en 1950.[23,89] Puis dans les soixante années suivantes (1950-2010), le PIB est multiplié par près de... 14 ! Ce résultat est obtenu sous la double impulsion de la prolifération des hommes et des effets multiplicateurs du progrès technique. Globalement, la production atteint le CENTUPLE de ce qu'elle fut au début du XIX<sup>ème</sup> siècle<sup>1</sup>. Ainsi depuis deux siècles, la croissance démographique est cent fois plus forte qu'elle ne fut et la production planétaire est cent fois plus élevée. Toutefois, la violence de ce décrochage n'écarte pas une très inégale répartition des richesses produites, ce qui donne paradoxalement à ces résultats, un goût d'insuffisance tant l'importance des populations démunies est grande et qu'environ un milliard d'individus cumulent les affres de la pauvreté par des ressources vivrières insuffisantes, un accès défaillant à l'eau potable, un habitat dans un bidonville, une éducation et des soins hors d'atteinte et un revenu inférieur à 1,5 \$ par jour pour survivre[2,67]. Pour combler les écarts de niveaux de vie et répondre aux attentes des populations, il faudrait un rattrapage de très grande ampleur. Pour que tout le monde accède effectivement au modèle du niveau de vie californien, une multiplication par 6,7 des performances actuelles serait nécessaire<sup>3</sup>. Autrement dit, le multiplicateur qu'il aurait fallu atteindre pour satisfaire les aspirations de toutes les populations, par rapport

au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, n'aurait pas dû être 100 fois plus élevé, mais plus de 600 fois plus grand ! Cette exigence devient tout à fait extravagante au regard des ressources disponibles et des tensions qui pèsent déjà sur la planète dans les besoins d'énergie et de matières premières. L'objectif paraît aujourd'hui insoutenable s'il consiste à projeter simplement le mode de consommation contemporain à l'ensemble de nos contemporains. Cet objectif ne serait de surcroît qu'une étape, puisque la population mondiale est susceptible d'atteindre les dix milliards dans une trentaine d'années. Cette simple perspective associant le niveau de vie des pays riches d'aujourd'hui à un certain égalitarisme voudrait signifier que la production mondiale devrait être mille fois plus grande qu'à l'aube du XX<sup>ème</sup> siècle !<sup>4</sup> Mais la mise en œuvre de cette croissance étayée par la puissance technique qui permet de modifier l'environnement naturel de façon considérable, commence à buter sur les limites des ressources planétaires fixant des bornes incontournables. Une rupture écologique se profile. L'impact de l'utilisation de ces nouvelles techniques rend désormais possible, un brusque changement de l'environnement, interfère périlleusement sur le climat et menace d'épuisement certaines ressources naturelles. Désormais, l'homme interfère de façon décisive sur les équilibres écologiques, ouvrant l'époque sur ce qu'il est convenu d'appeler l'anthropocène !<sup>[1,45]</sup> Que reste-t-il de la poursuite du Bonheur consumériste de l'humanité que l'on avait cru discerner à l'aube de cette révolution industrielle ? La croissance fait aujourd'hui question, elle suscite des débats aussi passionnés qu'alarmistes, l'évocation de son abandon et le frisson de la décroissance provoquent un succès intarissable de littérature, mais provoque peu d'attraits dans les suffrages pour les candidats porteurs de cette démarche. L'enjeu paraisse néanmoins tout discours politique voulant s'afficher sur un positionnement responsable en reprenant en échos, les inquiétudes écologiques initiées par le Club de Rome<sup>3</sup>. Toutefois, cet argumentaire est vite submergé par l'impératif social contemporain d'une résorption du chômage massif qui engage les édiles à invoquer toujours davantage de croissance pour résorber la situation calamiteuse des sans-emplois... La quête de la croissance semble devoir être bordée dans l'espace-temps, d'une part, au passé, par son absence dans les référents du paradigme des sociétés agraires, et d'autre part, au futur, par les inéluctables limites des ressources planétaires. Son concept ne relèverait que d'une tranche très délimitée de l'Histoire. Cependant, le fait que la notion de croissance ne soit pas associée aux dix

mille ans de société agraire, nous interpelle. Comment se fait-il que la croissance a soudainement émergé comme une exigence primordiale, indispensable et indissociable des sociétés industrielles et consuméristes ? Par ailleurs, serions-nous capables de glisser volontairement d'une logique contemporaine de développement soutenue par la croissance vers une société rivée sur un modèle d'état stationnaire, sans renoncer à notre civilisation consumériste ? Et si cette croissance était l'un des chaînons indispensables au maintien de la société industrielle ? Alors, les trois petits siècles de civilisation consumériste ne seraient qu'une brève parenthèse de l'Histoire, un embranchement mortifère, une bifurcation imprudente ? Bref, nous pouvons nous interroger et nous demander si la croissance a un avenir ? Mais il existe une question préalable : si la croissance fait partie des gènes de la société industrielle, c'est l'ensemble de la civilisation consumériste, de ses valeurs et de sa représentation de l'avenir qui serait soudainement remise en cause. [15,77]

*B. La logique de croissance du système industriel*

La croissance avait bien été perçue dans la société industrielle en émergence à l'aube du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Les auteurs Classiques avaient bien saisi son importance et son rôle novateur, bousculant ainsi l'ordre millénaire, mais ils n'avaient pas, pour autant, imaginé comme possible, sa pérennité. Ils n'avaient pas davantage imaginé qu'elle ne constituait pas un simple adjuvant du nouveau système, mais une matrice fondamentale. L'idéal des sociétés consuméristes allait bientôt apparaître avec une nécessité d'extension permanente, sans exutoire. Jusque-là, en stratifiant le corps social en diverses fonctions (le Prince avec ses guerriers pour protéger la communauté, les religieux pour négocier la vie post-mortem et les paysans pour couvrir les besoins alimentaires)<sup>1</sup>, les sociétés agraires avaient assuré le renouvellement à l'identique de leur structure et donc, de leur demande. En effet, la satisfaction du besoin vivrier procurée par la classe paysanne (la plus nombreuse) confortait la probable survie de l'ensemble de la population et la réitération de sa propre demande. La mutation de l'enjeu est intervenue quand le système de production porta, non plus essentiellement sur les productions vivrières, mais sur des biens manufacturés. Dans ce cas, lorsque des consommateurs obtiennent satisfaction pour de tels besoins, il n'y a plus nécessité de retourner chez le fournisseur pour renouveler sa demande tant que ce bien n'est pas usé ou brisé. La demande acquiert ainsi, au sein de la société industrielle, une particularité inédite : sa satisfaction en éteint le renouvellement ! Si dans une société agraire, c'est la satisfac-

tion du besoin vivrier qui est garante du renouvellement de la demande, dans une société industrielle, la satisfaction manufacturière provoque au contraire, l'extinction du besoin, au moins pour un certain temps. Autrement dit, la saturation des demandes n'appelle plus de nouvelles productions et provoque l'inadaptation de l'organisation productive et l'instabilité de sa structure sociale. Comment est-il alors possible d'organiser une société sur des bases de production industrielle aussi fragiles, si la demande a vocation à s'éteindre une fois qu'elle est satisfaite ? Pérenniser une structuration sociale sur des flux aussi volatiles mènerait au désastre, les fondements sociaux sur des bases aussi mouvantes développeraient de grandes incertitudes et une organisation chaotique. Pour dépasser cette contradiction majeure, la seule réponse trouvée s'inscrit dans une stimulation incessante de la demande débouchant sur la nécessité d'une croissance infinie. Trois mécanismes principaux vont y pourvoir : l'engrenage de la concurrence au sein des marchés pousse les acteurs à innover pour l'emporter et à massifier leur production, l'arbitrage en faveur d'une extension des besoins quand la productivité aurait pu rendre disponible du temps libéré, provoque l'extension de nouvelles activités productives, la convergence internationale place toutes les sociétés dans une seule et même Histoire de l'Humanité où les plus avancées ne sont que la préfiguration du devenir de celles qui le sont moins. Ces trois éléments placent la croissance au cœur du devenir. Au final, c'est une sorte de fuite en avant permanente en faveur d'une croissance sollicitée de façon incessante qui s'impose et s'oppose à la cohérence désormais obsolète d'un état stationnaire préconisé autrefois par les sociétés agraires. 1) La croissance pour affronter les lois du marché et la concurrence – L'émergence industrielle a été rendue possible par une révolution agricole sans précédents qui a libéré une 1 DUBY Institut CEDIMES 16 fraction des paysans de la production vivrière et leur permet de migrer dans les villes sans craindre de ne pas être nourrie. Après dix millénaires de sociétés agraires, cette mutation combinant bouleversements institutionnels, progrès techniques et circonstances fortuites, souleva des questions inédites. En effet, celle-ci libérait des populations de l'agriculture pour produire à la ville des biens qu'elles pourront échanger contre les excédents des paysans restés ancrés à la terre. L'échange ville-campagne longuement développé par Adam SMITH, prenait son essor. Les activités pouvaient s'étendre et se diversifier, la Nature offrant elle-même peu de limites tant la population susceptible de l'exploiter était faiblement densifiée. Il fallait

seulement comprendre les mécanismes de son environnement pour le mettre à son service comme le préconisait les Encyclopédistes. Le marché, au sens de force structurante de la société, émerge et s'impose comme une logique nouvelle. Certes l'agora grecque, le forum romain et le souk berbère faisaient état du marché depuis des temps millénaires, mais leur portée n'était en rien structurante pour la société, elle n'était qu'un adjuvant pour compléter des besoins très largement satisfaits par l'autoconsommation. Aujourd'hui, c'est le marché qui structure toute la société et laisse, le peu de temps non contraint des individus, à la périphérie de cette organisation. Auparavant, les échanges ville/campagne étaient marginaux et cadrés par des prix coutumiers. Saint Augustin parle du « juste prix », mais n'aborde pas de justification sous l'angle du calcul des coûts. D'ailleurs, les facteurs de production ne pouvaient livrer que peu d'informations sur leurs coûts réels pour induire un prix de revient : le capital était enserré dans des contraintes d'ordre religieux condamnant le taux d'intérêt tant chez les catholiques que les musulmans ; le temps de travail, faute d'horloge pour en calculer la durée, ne pouvait être étalonné et les rémunérations se fixaient à la journée avec cette amplitude variable de 8 heures en hiver, mais 12 heures en été ! Quant à la terre, elle dépendait le plus souvent du statut de celui qui la détenait ou qui cherchait à l'acquérir. Elle n'était donc pas librement négociable. Ce n'est qu'au XVIII<sup>ème</sup> siècle que commencèrent à être remplies les conditions d'un calcul des coûts favorable à l'extension des marchés : l'intérêt du capital fut admis par les protestants avec l'investissement comme multiplicateur de revenus donc porteur de capacités de remboursement. L'horloge accaparée dans un premier temps à rythmer les prières et à placer le clergé régulier dans un mouvement perpétuel hors de toutes contingences, fut utilisée désormais pour décompter le temps d'activité dans les ateliers. C'est ainsi à l'usine que les aiguilles égrènent le décompte du temps, rendant possible la mesure de la productivité. Le temps n'est plus simplement, ni l'expression d'un cycle, ni le signe d'un inéluctable vieillissement, il définit une séquence abstraite au sein de laquelle on mesurera la quantité de travail fournie. Il faudra produire toujours davantage dans une même unité de temps. Quant à la terre, elle ne dépendra plus du statut de celui qui la possède ou la désire, mais simplement de la capacité d'achat du nouvel acquéreur. Ainsi, tous les facteurs de productions deviennent accessibles sur un marché libre, ce qui permet d'en délimiter le prix et de définir le coût d'un bien manufacturé. Adam Smith peut commencer à théoriser sur la

science économique pour en devenir le fondateur<sup>1</sup>. Mais puisque le coût est clairement identifié, il incitera les acteurs économiques à constamment le réduire sous l'effet de la concurrence. L'une des voies choisies sera d'amortir les coûts fixes par la plus grande quantité de biens produits : la croissance devient un enjeu pour se protéger de la concurrence.[ 2, 75 ] . 2) La croissance pour compenser le travail libéré par la productivité – Les avancées technologiques ont permis de produire en moins de temps qu'il ne le fallait antérieurement et ont entraîné le développement de nouvelles activités pour les plages horaires ainsi libérées. N'aurait-il pas été possible de réduire le temps de travail de la société plutôt que d'en faire une valeur cardinale. Les gains de productivité obtenus par une amélioration des techniques et du savoir-faire sur la confection d'un bien donné, auraient pu déboucher sur un partage du travail pour couvrir l'ensemble des besoins essentiels et une extension du temps libre pour s'adonner davantage aux préoccupations fondamentales de l'être, de sa vie familiale, sociale ou religieuse<sup>1</sup>. Il en a été décidé tout autrement. Une autre dynamique s'est imposée privilégiant l'accumulation des biens : si des besoins essentiels sont satisfaits avec moins de travail, on consacra le temps libéré à les produire, à la satisfaction d'autres besoins que l'on démultipliera au fur et à mesure des progrès réalisés. Quels en sont les justifications ? On peut en subodorer au moins deux : – Le premier relève du contrôle social : que faire d'une population dont le temps contraint serait réduit à quelques heures quotidiennes ? Le temps libre inquiète toujours le Pouvoir, il préfère étendre le champ des besoins tant qu'il ne contrôle pas encore la société des loisirs<sup>2</sup>. On s'engagera résolument dans ce processus visant à combler le temps libéré par la quête de nouveaux besoins à satisfaire<sup>3</sup>. – Le second s'inscrit dans une quête d'un Bonheur terrestre en complément des aspirations au Paradis céleste. Il était, selon Antoine de SAINT-JUST à la Révolution, « cette idée neuve » à convoiter sur cette terre au lieu des seules attentes paradisiaques promises après le trépas. Le Bonheur se justifiait par la démultiplication des besoins satisfaits avec une stimulation gourmande et accumulative des objets<sup>4</sup>. L'idée n'a pas tardé à être étalonnée par les économistes en référence à la quantité de biens consommés comme l'établit le syllogisme de Jean-Baptiste SAY. Le classement des pays en fonction des résultats de leur PIB par habitant n'en sera que l'ultime avatar. Claudia SENIK reprendra l'antienne en posant : sans croissance, pas de progression, ni d'anticipation... ni de Bonheur. Seule la croissance s'avérait en mesure de nourrir

cette quête permanente, cette collecte insatiable, cette avidité spasmodique. Voici la société industrielle plongée dans la maniaquerie inextinguible d'un collectionneur impénitent accumulant les objets comme les signes manifestes de son accès supposé au Bonheur. La société consumériste conquiert des horizons infinis, tandis que la Nature semble devoir supporter l'injonction d'en comprendre les mécanismes pour l'exploiter au mieux afin de satisfaire tous les besoins en émergence. La croissance devient un horizon perpétuel indépassable. 3) La croissance pour unifier un modèle universel de consommation – Si la première mondialisation du XVI<sup>ème</sup> siècle avait visé une conversion religieuse universelle à la Rédemption christique, la seconde au XIX<sup>ème</sup> s'avérait d'ordre profane, en insérant désormais tous les hommes dans une seule et même Histoire, celle de l'Humanité en Progrès. Les pays ayant acquis les avancées les plus décisives dans la Science et les Techniques apparaissaient comme la préfiguration des autres nations en devenir. La première mondialisation sous la double emprise lusitanienne et hispanique avait fondé son irrédentisme prophétique sur un Salut évangélique, même si cette expansion n'était pas exempte de préoccupations très chrématistiques. La seconde mondialisation, initiée par les explorations française et britannique, était porteuse d'un tout autre message : celui du Progrès. Des sociétés plus engagées sur le chemin des productions industrielles et de la prospérité ouvraient la voie aux autres peuples pour qu'ils répandent les bienfaits de la fée scientifique. Cette projection à l'ensemble des peuples de la terre, réalisée sous l'impulsion coloniale, bouleversait l'ordre des civilisations. Jusque-là, chaque civilisation élevait son raffinement dans les usages, sa magnificence dans les palais et temples, sa virtuosité dans les arts pour se draper dans sa suffisance et considérer sa propre civilisation comme indépassable. Ainsi se constituait une mosaïque d'économies-mondes étrangères les unes aux autres par leurs valeurs, leurs structures, leurs coutumes. C'est encore ce que disait l'Empereur Qian Long à l'Ambassadeur britannique Macartney qui se plaignait du désintérêt chinois pour les productions manufacturières inédites alors que les Anglais raffolaient des soies et faïences de l'Empire du Milieu : « Bien que leurs tributs soient ordinaires, mon cœur les accepte, l'étrangeté et l'ingéniosité si vantée de leurs inventions, je ne les apprécie pas. Bien que ce qu'ils aient apporté soit sans conséquence, dans ma bonté envers les hommes de l'extérieur, j'ai généreusement donné en retour »<sup>1</sup>. Mais cette mise en connexion de l'ensemble des civilisations en bouleversait le

sens et substituait au foisonnement inventif, une hiérarchisation de chacune sous le double critère de leur maîtrise des Sciences et des Techniques et de leurs performances économiques pour leur mise en œuvre. Cette lecture univoque de toutes les sociétés plaquait une seule et même mesure à toute civilisation pour les évaluer et les reléguer inexorablement dans la rubrique du sous-développement pour celles encore incapables d'afficher des performances suffisantes. Il découlait nécessairement de cette supposée vocation, un sens de l'Histoire. Chaque communauté se plaçait, selon ces critères privilégiés, sur l'un des échelons dans l'espérance de progresser vers la finalité convergente du bien-être des populations... Cette incitation à gravir les degrés de la prospérité imposait la croissance comme une impérieuse et inévitable injonction. L'acquisition des connaissances, la restructuration sociale et l'accumulation des biens devaient aboutir à satisfaire une gamme plus élargie de besoins, sensés en retour procurer le Bonheur. Mais cette affriolante perspective avait un biais : la croissance ! d'une société industrielle se dotait d'un double mouvement : satisfaire toujours plus de besoins pour accroître le niveau de Bonheur quel que soit le niveau déjà atteint par les populations, engager les nations encore dans l'enfance du développement industriel dans un processus similaire. Le tout devait déboucher vers cette société consumériste qui sera la trame de la troisième mondialisation après la Seconde Guerre Mondiale. La planète était emportée par un seul et même mouvement, celui de croître pour répandre davantage de bienfaits sur ses populations. Le Pouvoir abandonnait sa prédation traditionnelle aux seules fins d'élargir sa Puissance pour susciter dans une configuration moderne, davantage de productions qui permettent aux populations de satisfaire de nouvelles Jouissances. C'est cette mise en marche générale pour étendre indéfiniment la demande de biens qui sauva, en fait, sa mise en œuvre. L'élargissement des besoins au-delà des satisfactions vivrières avait transformé les enjeux. Si dans les sociétés agraires, la satisfaction de la demande induisait son renouvellement, dans les sociétés industrielles, elle assouvissait durablement le besoin. Pour dépasser cette contradiction, pérenniser l'option industrielle et stabiliser l'ordre social, une méthode s'imposait : la croissance. Alors sous la triple impulsion de la concurrence des producteurs au sein du marché, de la préférence pour la mobilisation du temps contraint et de l'appel à la convergence des sociétés vers le consumérisme, la croissance apparaissait comme la déesse magique des nations industrielles ou en quête de le devenir. Elle apparaissait comme intrinsèque-

ment liée l'aventure industrielle et au nouveau destin forgé dans le consumérisme. Restait à inventer la méthode.

*C. La croissance comme élément de... stabilisation!*

Aucune organisation sociale n'aurait pu se fonder durablement sur une demande si peu renouvelable qu'elle aurait dû renvoyer ses travailleurs une fois le marché saturé. Ces ouvriers n'auraient plus eu leur place ni dans leur usine privée de nouveaux débouchés, ni de possibilité de revenir aux champs. La crise sociale se profilait au terme des satisfactions obtenues à moins que le biais d'une croissance durable ne vienne différer cette mise au chômage et n'offre, à la société industrielle, le moyen de se pérenniser. Il fallait trouver de nouveaux débouchés ou imaginer des subterfuges pour faire revenir les consommateurs dans les magasins<sup>1</sup>. On peut répertorier cinq modes d'expansion des débouchés qui ont répondu à cette préoccupation majeure. Les deux premiers relèvent de l'extension du marché par la conquête de nouveaux consommateurs, les trois suivants de processus incitatifs pour entretenir le retour des anciens : 1) le passage d'une consommation de classe à une consommation de masse, 2) la conquête de marchés extérieurs, 3) la réduction de la durée de vie des biens proposés, 4) l'incitation à rendre obsolètes les produits précédemment convoités et acquis, et enfin, 5) la création incessante de nouveaux besoins, devenue aujourd'hui le ressort fondamental de notre société consumériste.

1) Passer d'une consommation de classe à une consommation de masse, fut l'objectif de la production industrielle du XIX<sup>ème</sup> siècle et ce fut rendu possible par la mise en œuvre de la décomposition des tâches qui permit une spécialisation plus performante des activités. Elle fut confortée par une mécanisation toujours davantage intensifiée et une organisation du travail à la chaîne qui rendait possible une production de masse. L'accroissement des rémunérations des ouvriers contribua à étendre le marché potentiel et à faire entrer dans la logique consumériste de nouvelles catégories sociales. L'élévation du niveau de vie étendait le marché de biens réservés initialement à quelques couches privilégiées de population. Ford marqua les esprits en clamant qu'il n'augmentait pas tant ses coûts, que le nombre de ses clients quand il accroissait les salaires. La massification de la consommation devint une marque des sociétés industrielles. Mais lorsque l'ensemble de la population avait acquis ce qui n'était réservé autrefois qu'au plus fortunés, on se retrouvait devant le même questionnement : que faire de l'outillage industriel et de sa main d'œuvre manufacturière quand

la demande venait à être saturée, non plus par une seule classe sociale privilégiée, mais par la quasi-totalité de la population ? Il fallait trouver d'autres sources d'extension. 2) Conquérir les marchés extérieurs constitue donc une option possible pour trouver les débouchés à l'extension et à la massification de la production. Pour dépasser les contraintes d'un marché intérieur limité par la taille de sa population et son pouvoir d'achat, il fallait tenter de se projeter vers l'extérieur, pour ouvrir de nouveaux débouchés susceptibles d'entretenir la structure sociale et industrielle mise en œuvre dans le pays d'origine. Cette étape n'avait pas échappé à Lénine qui la qualifiait imprudemment de phase ultime du capitalisme ! [18,86 ] La conquête des marchés extérieurs se fit parfois fébrilement et les gouvernements des sociétés industrielles n'eurent pas de réticences à diligenter des politiques dites de la canonnière pour ouvrir les ports fermés aux activités commerciales de l'Occident. Cette rudesse dans l'exécution fut illustrée, au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, par les confrontations avec la Chine<sup>2</sup> ou le Japon<sup>3</sup> fermés aux étrangers. Mais cette extension était elle-même contenue par un pouvoir d'achat limité tant que ces pays ne s'étaient pas engagés eux-mêmes sur la voie du développement. Une fois ces marchés saturés à leur tour, la problématique retombait sur les mêmes enjeux : que faire pour entretenir la pérennité de ses capacités industrielles et de la structuration sociale qui lui était liée ? 3) Limiter la pérennité des biens manufacturés par l'usure fut une troisième approche plus tardive qui prit son essor avec force, dans les années soixante, au XX<sup>ème</sup> siècle. L'objectif industriel était différent : il s'agissait de fabriquer des produits dont la durée devait être limitée pour accélérer le retour des consommateurs dans les centres de distribution afin qu'ils puissent réitérer leurs achats. L'expérience fut menée avec un certain succès dans quelques secteurs emblématiques comme les équipements électroménagers. Les appareils étaient proposés à des prix très concurrentiels, mais conçus avec des coûts dissuasifs de réparation en cas de panne. On accompagna ce dispositif par un renouvellement des gammes d'articles, pour assortir les produits de perfectionnements techniques, de « design » novateur ou de [1,45 ] «gadgets supplémentifs». Les consommateurs étaient alors engagés à ne plus hésiter pour renouveler leur équipement défaillant dont la courte espérance de vie était programmée et proclamée. L'industrie italienne se dota d'une solide réputation dans l'industrie du blanc avec des biens peu onéreux qui contribuèrent à leur large diffusion. Toutefois, un biais écologique allait soulever des controverses et rendre discutable un tel processus : il

gaspillait les ressources. Une utilisation plus parcimonieuse s'imposait pour un développement plus durable<sup>1</sup>. Mais, indépendamment de cette réserve, ce processus ne pouvait être en mesure d'assurer une dynamique industrielle suffisamment puissante. D'autres méthodes devaient intervenir. 4) Favoriser l'abandon du bien par obsolescence programmée fut un moyen plus judicieux et bien plus porteur que ne pouvait l'être la fragilité des biens proposés. Il s'agissait tout simplement de créer un désintérêt pour un bien précédemment acquis avant que celui-ci ne soit usé ou hors service. Cela pouvait se faire par une intense médiatisation du dénigrement et la mise en évidence de quelque archaïsme technologique. Dans l'habillement, on organisa une obsolescence de plus en plus rapide, par une démultiplication des modes se chassant les unes les autres, au rythme des années, des saisons, puis des demi-saisons. Dans le secteur électronique, la télévision joua ce rôle à merveille, On ajoutait sans cesse une innovation : la couleur, le magnétoscope, les angles carrés de l'écran, l'écran plat, ... afin d'inciter les consommateurs à toujours changer leurs appareils avant même qu'ils ne cessent de fonctionner. L'obsolescence programmée devenait un art de vivre. Elle était organisée à grande échelle par une médiatisation forcenée incitant chaque consommateur à ajuster sans cesse ses goûts et à abandonner sans délais, les biens acquis pour lesquels il avait pourtant consacré une part significative de ses revenus précédents<sup>2</sup>. Ce système avait une portée considérable et se révélait beaucoup plus efficace que la programmation d'une durée de vie restreinte. Avec le couplage médiatique, il s'assurait un impact décisif dans les stratégies d'achats. Mais les supports médiatiques amplifièrent leur rôle en ne jouant plus seulement sur le dépérissement des attraits d'un bien donné, mais en introduisant sans cesse de nouveaux besoins complémentaires que les industries allaient se proposer de satisfaire. 5) Créer sans cesse de nouveaux besoins à satisfaire fut l'atout maître de la société dite de consommation. Le système productif n'avait plus vocation à répondre mieux à des besoins essentiels prévalant dans toute société, mais à créer de toutes pièces, de nouveaux besoins avec une imagination sans bornes. Resterait au système économique à transformer l'émergence de ces désirs en une demande solvable. La création incessante de besoins devenait l'acte fondateur essentiel du nouveau système industriel. Il consistait à faire émerger le désir, pour le faire endosser avec un attrait suffisamment puissant pour qu'il s'érige en besoin pressant. L'appareil industriel devait répondre à chacune de ces opportunités dont il était en fait le propre arti-

san. Des perspectives infinies s'offraient alors pour inciter les consommateurs à revenir dans les galeries marchandes. Dès lors, le système industriel n'avait plus à redouter l'épuisement de ses débouchés, la gamme de biens et services susceptibles d'être proposés, n'avaient d'autres limites que celles d'une imagination insuffisamment féconde. Mais l'imagination se révéla prolifique et sa créativité, insoupçonnée. Les fondements de ces mécanismes médiatico-industriels étaient apparus aux Etats-Unis avant 1914. Comelieu Christian [8,85] « La croissance ou le même que n'éclate la Seconde Guerre Mondiale. Ils se sont étendus à l'Europe et au Japon, puis dans toutes les mégapoles de la planète. Le renouvellement des engouements supportait la dynamique industrielle : magnétoscope, console de jeux, Smartphones, GPS, drone photographique, etc. La société consumériste renversait la dynamique des cohérences passées : il ne s'agissait plus de répondre aux besoins préexistants de nature pérenne, mais de satisfaire les besoins que le système lui-même suscitait jusqu'à les rendre indispensables<sup>1</sup>. Les consommateurs se sont lancés dans cette course haletante qu'ils ne pouvaient assouvir qu'en retournant au plus vite, dans les boutiques, pour satisfaire ces besoins inédits que venait de leur révéler la publicité. La démarche semblait se prêter à des succès toujours renouvelés, capable de stimuler de façon indéfinie l'activité industrielle et en mesure d'apporter en contrepartie, une stabilisation sociale. Cette expansion infinie des besoins, couplée avec l'accès à un nombre toujours plus grand de consommateurs issus de tous les continents, proposait un avenir indépassable. La croissance qui n'avait guère d'intérêt dans les logiques des civilisations agraires s'était imposée comme une valeur centrale des sociétés industrielles à laquelle tous les gouvernements réservent des psalmodies incantatoires pour stabiliser l'emploi national et encouragent le système industriel à insuffler une fièvre consumériste inguérissable. Mais les ruses de l'histoire sont perverses. Le système allait devoir affronter deux graves défaillances : 1) La mondialisation offrait un modèle économique univoque, mais créait une concurrence menaçante avec des coûts de transports effondrés qui ne réduisait plus la concurrence aux seuls opérateurs de proximité. Les produits exportés par les nouveaux pays en cours d'industrialisation et aux coûts de main d'œuvre minimes pouvaient offrir leurs produits à des prix insoutenables pour les vieux pays industriels. Cela augmentait certes le pouvoir d'achat de leurs consommateurs, mais détruisait les emplois de leurs industries et les sources de revenus de leurs travailleurs contraints au chômage. Le système avait



des difficultés à rendre solvable la demande potentielle que les médias insufflaient, en laissant sans emploi une fraction de sa population active. 2) L'ampleur démultipliée des besoins – par l'explosion des populations et par l'élargissement insoupçonné du spectre des attentes à satisfaire – venait buter sur les ressources d'un monde saturé et surexploité. L'ambition de la société consumériste ne pouvait plus se répandre à l'identique parmi toutes les populations de tous les continents. L'absence de ressources énergétiques et de matières premières en rapport avec ces besoins affichés, rendaient cette perspective illusoire et posaient les germes de nouveaux conflits pour la captation de ces richesses trop rares. Le paradigme de la croissance est-il en train de s'épuiser ?

### Conclusion

L'homme a envahi la quasi-totalité de l'espace vital de la planète aux dépens des autres espèces qui s'éteignent et il fait peser sur les ressources disponibles, une demande colossale, incompatible sans réussir néanmoins à satisfaire les besoins les plus élémentaires d'une fraction significative des populations<sup>2</sup>. Tandis qu'une fraction minoritaire de la population [ 6,87]veille à assurer le maintien de son niveau de vie et appelle la croissance de ses vœux pour préserver ses emplois, un milliard d'individus se débat dans la disette, les bidonvilles, l'insécurité, la non-scolarisation et l'absence d'un minimum de couverture sanitaire... La surexploitation des ressources appelle une déconstruction du modèle de croissance puisqu'en l'état, les indices d'un réchauffement climatique s'affirment, que l'épuisement des ressources énergétiques et minérales s'annonce et que la pollution de notre environnement est déjà actée<sup>1</sup>. D'autres paradigmes davantage frugaux, plus sobres, et plus vertueux peuvent-ils émerger sans remettre en cause les grands équilibres sociaux ? Est-il possible maintenant de choisir un modèle économique qui, devant la raréfaction des ressources, puisse se départir de la croissance, sans sacrifier les retombées qui en avaient assuré l'expansion et le succès ?

La croissance n'aura été, somme toute, qu'une valeur éphémère portée par trois siècles de progrès matériels aussi fous que temporaires ? Outre les bornes écologiques, le modèle vacille, frappé par

des promesses créatrices d'emplois qu'il ne parvient plus à tenir sous les effets d'une concurrence mondialisée. On s'interroge sur les capacités potentielles de cette troisième révolution industrielle, annoncée par Jérémy Rufkin, à recréer autant d'emplois qu'elle n'en détruit dans les autres secteurs. La pensée devient brouillonne, les discours des dirigeants se perdent dans des invocations tant incantatoires que contradictoires : les voici appelant un autre développement durable comme une évidence factuelle, mais promettant toujours la croissance comme gage de l'employabilité. La croissance est indissociable de notre système industriel, or celle-ci est devenue mortifère pour notre planète. Renoncer à la croissance est socialement périlleux par l'instabilité que cela ne manquera pas de provoquer en désagrégeant les sociétés. John Stuart-Mill présageait déjà l'absence de possibilités de poursuivre le bond inédit des révolutions agricoles et industrielles et le retour inéluctable vers un nouvel état stationnaire en s'interrogeant non sur son avènement, mais sur son contenu. Il avait mal évalué les effets potentiels des progrès cumulatifs de la science et des techniques, et le dépassement que pouvait provoquer la mise en œuvre d'une croissance pugnace, mais aujourd'hui, nous voici replacés dans un questionnement similaire. Toutefois en éliminant la croissance, c'est la logique de la société consumériste qui est touchée et la pérennité du modèle social qui est en péril. Les politiciens tentent maladroitement de tenir les deux logiques en se faisant simultanément les artisans d'un monde aux cohérences écologiques et les imprécateurs d'une croissance éradicatrice des affres du chômage. Comment inventer un modèle social stable qui ne soit pas assujéti au besoin indispensable de la croissance ? Celle-ci reste nous l'avons vu intrinsèquement liée à la survie du modèle industriel. Faire l'impasse sur la croissance serait une remise en cause du mode industriel. Au final, depuis trois siècles, la croissance fut un paradigme aux espérances prométhéennes, se berçant de rêves pour un Bonheur attendu, mais se fracassant soudainement sur la réalité<sup>[22,78]</sup> « L'état d'un monde fini, incompatible avec l'explosion démographique et la déflagration de besoins. La reconversion de notre monde à des valeurs plus frugales ne devrait pas être une affaire si simple tant la croissance a fini par nous subjugué et à faire corps avec la logique industrielle...

### References

- 1 Claude A. L'économie des dieux céréaliers. - L'Harmattan. – 1989. P.45
- 2 Claude A. Le surplus agricole, De la puissance à la jouissance. Coll. MES. -L'Harmattan. – 2007. – P. 89.
- 3 Claude A. Les sept scénarios du nouveau monde. Coll. MES. - L'Harmattan. – 2009. – P. 78.
- 4 Maddison A. The World Economy: A Millennial Perspective. OCDE. – Paris. – 2001. – P. 67.
- 5 Maddison A. The World Economy: Historical Statistics. OCDE. – Paris. – 2003. – P. 65.
- 6 La décroissance: un nouveau projet politique. Aries Paul, Golias, 2008
- 7 Jacques A., Rivière M. Le scandale du développement. – 1965. – P. 47.
- 8 Le tiers monde dans l'impasse, Bairoch Paul, Poche. – 1992. – P. 89.
- 9 La société de consommation, Baudrillard Jean, Gallimard, Coll. Folio Essais. – 1970. – P. 87.
- 10 Evolution agraire et pression démographique. Boserup Ester, Flammarion, 1970. – P. 66.
- 11 La croissance ou le progrès? Croissance, Décroissance, Développement durable. Comelieu Christian. – Seuil. – 2006. – P. 65.
- 12 L'ivresse et la paresse. Cotta Alain. Fayard. – 1998.
- 13 Halte à la croissance? Enquête pour le Club de Rome. Delaunay Janine, Meadows Donella. Fayard. – 1972. – P. 8.
- 14 Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme. Duby Georges, Gallimard, – 1978. – P. 43.
- 15 Georges D. L'idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indoeuropéens., NRF – 1978. – P. 98.
- 16 La Bombe P. Ehrlich Paul Ralph, Fayard. -1972. P.76
- 17 Les trente glorieuses ou la révolution invisible de 1946 à 1975. Fourastie Jean, Fayard. – 1979. – P. 87.
- 18 Sobrieta, Dallo spreco di pochi ai diritti per tutti. Gesualdi Francesco. Feltrinelli. – Milan. 2005. – P. 77.
- 19 Histoire des doctrines économiques. Gide Charles & RIST Charles. Tome 1. Sirey. – 1947. – P. 55.
- 20 Faut-il refuser le développement?, Latouche Serge. PUF. – 1986.
- 21 Le pari de la décroissance, Fayard. – 2006. – P. 98.
- 22 L'impérialisme, stade suprême du capitalisme, Lenine, Editions sociales. – 1970.
- 23 Classiques du Marxisme Léninisme. Editions du Progrès. – 1976. – P. 86.
- 24 L'empire de l'éphémère, la mode et son destin dans les sociétés modernes, Lipovetski Gilles, Gallimard, Folio Essais. – 2001. – P. 76.
- 25 L'état stationnaire: tendance historique ou fiction analytique, Maillefer Etienne, Dialectiques économiques Université de Neuchâtel. – 1999.
- 26 La fin de l'Empire Romain d'Occident, Morin Georges-André, du Rocher. – 2007. – P. 375.
- 27 Un monde de ressources rares, Orsenna Erik, et le Cercle des Economistes, Edition Perrin, Tempus. – 2007. – P. 78.
- 28 L'économie du XXème siècle, Perroux François. Puf. – 1961. – P. 89.
- 29 Des principes de l'économie politique et de l'impôt, Ricardo David, Flammarion, Coll. Champs. – 1817.
- 30 Traité d'économie politique, SAY Jean-Baptiste, Préface G. Tapinos, Calmann-Levy. – 1803.
- 31 L'Economie du bonheur, coéd, SENIK Claudia, Seuil-La République des idées. – 2008. – 76 p.
- 32 Principes d'Economie Politique, Stuart Mill John. – 1848
- 33 A system of logic, ratiocinative and inductive, Stuart Mill John, Kindle Edition. – 1843. – P. 73.